



# Psychologie de la vie amoureuse et psychologie du moi

**Laurence Apfelbaum**

DANS **LIBRES CAHIERS POUR LA PSYCHANALYSE** 2012/1 (N° 25), PAGES 193 À 210

ÉDITIONS **IN PRESS**

ISSN 1625-7480

ISBN 9782848352312

DOI 10.3917/lcpp.025.0193

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2012-1-page-193.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour In Press.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Psychologie de la vie amoureuse et psychologie du moi

---

LAURENCE APFELBAUM

DANS LES *ŒUVRES COMPLÈTES* DE FREUD, la présentation par les traducteurs du texte intitulé « D'un type particulier de choix objectal chez l'homme » rappelle que l'idée en avait été exposée par Freud devant la Société Psychanalytique de Vienne en 1909, mais que déjà, devant cette même société en novembre 1906, il « avait annoncé le projet d'un essai sur la vie amoureuse, qui devait être d'une assez vaste dimension <sup>1</sup> ». Du coup, à cet article publié en 1910 en succédèrent deux autres, en 1912 et 1917, finalement regroupés en 1918 par Freud lui-même sous le titre de « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse ». À propos de la séance de 1909, Ernest Jones écrit <sup>2</sup> : « Ce domaine avait jusque-là été réservé aux romanciers mais, comme l'a dit Freud, il fallait "façonner" les connaissances acquises par intuition et expérience et qui satisfaisaient les besoins artistiques, puisque aucune "licence artistique" de cet ordre n'est permise à la plus rude science. » Et c'est bien avec cette préoccupation que commence le texte de 1910, par ce « quelque chose » qui du point de vue de la Connaissance [...] vient

---

1. S. Freud, *OCF/P*, X, Puf, p. 188.

2. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Freud, tome II*, Puf, 1961, p. 317.

diminuer la valeur « de ce que nous communiquent les poètes ». Freud entend donc, avec la « main plus lourde de la science [...] soumettre la vie amoureuse elle-même à un traitement rigoureusement scientifique. »

Est-ce toute cette rigueur affichée qui préside au choix du mot psychologie dans le titre réunissant les trois articles ? S'agit-il d'une couverture, comme si, encore en 1918, ce terme pouvait avoir une allure plus « scientifique » que celui de psychanalyse, celle-ci étant toujours taxée de s'intéresser trop à la sexualité ? Ou bien est-ce après tout un terme retenu pour son propre compte, qui tiendrait particulièrement à cœur à Freud ? Car il l'a utilisé par deux fois dans le titre d'ouvrages publiés : en 1918, dans ses *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*, mais aussi en 1921 dans *Psychologie des masses et analyse du moi*<sup>3</sup>. Pour ce dernier texte, le titre semble aller de soi puisque le point de départ en est la « Psychologie des foules » de Lebon, et qu'il s'agit justement de montrer qu'il n'y a pas de rupture entre ce qu'on appelle communément psychologie collective et psychologie individuelle. Mais l'on ne saurait négliger que le terme figurait déjà dans le long échange de lettres avec Fliess qui a finalement donné le jour à la psychanalyse : on trouve là une « Esquisse pour une psychologie scientifique<sup>4</sup> ».

Par la suite, après Freud, le terme a figuré en bonne place dans les innombrables articles des tenants de la Psychologie du Moi ou *Ego-Psychology*, dont Heinz Hartmann est réputé être le fondateur<sup>5</sup>, mais dont lui-même se revendiquait plutôt le continuateur : il écrivait en effet que la psychologie du moi avait été inaugurée en 1895 dans l'*Esquisse*, et instaurée par Freud comme « chapitre à part entière de la psychanalyse » en 1920, lorsque le Moi fut érigé en instance psychique particulière dans le cadre de la seconde topique. Selon lui, après vingt années d'exploration du ça, à travers les questions du rêve, de la libido et de la technique psychanalytique, Freud renouait avec son « rêve de toujours de fonder une psychologie scientifique<sup>6</sup> » :

3. S. Freud, *OCF/P*, XV, Puf.

4. S. Freud, in *Naissance de la psychanalyse*, Puf, 1956, p. 309 et suivantes.

5. Ou du moins fondateur en 1945 avec Anna Freud et Kris de la revue annuelle *The Psychoanalytic Study of the Child*.

6. H. Hartmann, *The Development of the Ego Concept in Freud's Work*, *IJP*, 1956, 37, p. 425.

Pour monumentale que puisse nous apparaître son exposition de la psychologie du moi, [Freud] la considérait comme un début plutôt que comme une présentation systématique – à la différence de sa psychologie du rêve ou sa conception du développement libidinal. Et l'on ne saurait douter qu'il considérait que ce projet pouvait et devait être reformulé et élaboré <sup>7</sup>.

Et c'est donc ce qu'a fait Hartmann, s'autorisant de sa fréquentation tardive de Freud qui lui avait proposé de rester à Vienne pour faire une analyse avec lui (il en avait déjà fait une première avec Rado), plutôt que de partir aux États-Unis où l'on lui proposait un poste de professeur à l'université John Hopkins. En 1937, il présenta un texte devant la Société Psychanalytique de Vienne sur la psychologie du moi. En 1938 seulement, au moment de l'*Anschluss*, il quitta l'Autriche avec sa famille, se sentant investi d'une mission d'exposition et de continuation.

\*  
\* \*

C'est cette Psychologie du Moi développée par Hartmann que j'aimerais ici mettre en regard de la psychologie de la vie amoureuse de Freud, car il n'est pas évident qu'elles s'accordent aisément. Il me semble même qu'on pourrait se demander si la Psychologie du Moi n'a pas en partie été érigée en système pour contourner les éclipses du moi, c'est-à-dire tous ces moments qui sont loin d'être rares dans la vie psychique où l'on n'a plus vraiment sa tête à soi, et qui sont certainement un enjeu de taille de la vie amoureuse.

Pourquoi revenir à Hartmann, ce chapitre presque enterré de l'histoire du mouvement psychanalytique, puisque la Psychologie du Moi qui régnaux États-Unis a vu son empire durablement s'effondrer depuis quelques décennies déjà ? Et que de toute façon, elle ne s'est jamais étendue à la France, d'où elle a été rapidement bannie, notamment par la

---

7. H. Hartmann, « The Mutual Influences in the Development of Ego and Id », *The Psychoanalytic Study of the Child*, 1952, 7, p. 26.

voix de Lacan qui la dénonçait avec une verdeur assassine dès 1956<sup>8</sup> ? « La théorie du *moi* n'est plus qu'un énorme contresens : le retour à ce que la psychologie intuitive elle-même a vomi », disait-il. Et, de manière assez consensuelle par la suite, la Psychologie du Moi a toujours été signalée dans nos enseignements comme une sorte de sous-produit de l'analyse, biaisé par un projet d'adaptation à la réalité, une « fonction » attribuée par excellence au moi, ce qui apparaissait comme un désenchantement incongru et irrecevable dans une ère où le ça était notre concept-roi. Il n'est pas anodin cependant de rappeler que ce texte de Lacan contenait en même temps une attaque qui visait toute la question de la transmission, celle de la reproduction des analystes :

Car n'oublions pas que l'entrée dans la communauté est soumise à la condition de la psychanalyse didactique, et qu'il y a bien quelque raison pour que ce soit dans le cercle des didacticiens que la théorie qui fait de l'identification au *moi* de l'analyste la fin de l'analyse, ait vu le jour [...]. Qu'on juge, écrivait-il alors, de la responsabilité qui incombe à la diaspora allemande qui a donné là-bas les cadres les plus hauts de la Béatitude<sup>9</sup> [...] Comme on comprend que ce soit parmi Elles [les Béatitudes suprêmes] que soit apparue la théorie du moi autonome, et comment ne pas admirer la force de ceux qui donnent son élan à la grande œuvre de désintellectualisation [...] ? À y veiller, où trouvent-ils le temps, alors qu'à cours d'années ils se consacrent à abaisser les mois forts, à élever les mois faibles ? – Sans doute pendant les mois sans r.

L'affaire est donc entendue. Ou du moins devrait l'être. La didactique tend à disparaître, même dans son bastion le plus récalcitrant que sont les États-Unis ; et en ce qui concerne la crainte de la victoire d'un projet de « psychanalyse adaptative », plus d'un siècle de clinique a largement suffi pour mettre en lumière les limites de l'analysable ou la puissance du négatif. J'aimerais y revenir néanmoins car, s'il s'avère que le projet « scientifique » et « général » semble bien avoir échoué, il a au passage

8. J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste », in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 472.

9. Tel est le terme dont il invectivait les didacticiens, réservant aux autres celui de « Petits Souliers », ou « Biens nécessaires ».

soulevé des questions qui pouvaient apparaître comme d'éventuelles contradictions internes de la théorie, et qui n'ont, à ce titre, aucune raison de ne pas continuer à nous préoccuper.

Le projet de Hartmann s'inscrivait dans ce qu'on appelle couramment aux États-Unis la conception « structurale » de la psychanalyse, qui désigne la seconde topique. Mais son ambition était avant tout d'intégrer fidèlement tous les développements successifs de la pensée de Freud dans une « psychologie » qui articulerait les changements d'usage qu'il a pu faire de certains concepts, ou de suivre le fil de certaines notions qui n'ont été érigées en concept véritable qu'au fil du temps. Hartmann tenait cette démarche pour nécessaire non seulement à propos du Moi, mais pour bien d'autres notions encore (en particulier celles de défenses et de pulsions), car il constatait que « de nombreux analystes ignorent volontairement ou non une part de ces translations opérées progressivement, pour s'en tenir à une phase donnée du développement de la théorie en la considérant comme complète et suffisante »<sup>10</sup>. Le point d'ancrage de tous ses développements se situe donc dans le travail de tissage commencé par Freud lui-même, déjà pendant les quelques années qui séparent l'*Esquisse* de *L'Interprétation du rêve*, autour de ce qui faisait figure de « moi » : essentiellement barrière défensive contre les motions sexuelles, le moi se trouvait dès le Manuscrit K<sup>11</sup> dans des situations diverses selon qu'on envisageait les choses du point de vue des symptômes primaires de défense, des symptômes de compromis avec le refoulé qui faisait retour, des symptômes secondaires de défense, ou finalement des symptômes de « soumission du moi » aux idées délirantes.

Ces « altérations », étudiées la même année 1896, dans les *Nouvelles remarques sur les névropsychoses-de-défense*, étaient désignées comme « l'effet du penchant au refoulement, qui ne cesse d'être en vigueur et que nous entendons attribuer au "moi"<sup>12</sup> ». Freud n'a pas commenté à ce stade l'introduction qu'il faisait de guillemets, mais on les trouve encore dans *L'Interprétation du rêve* à propos de la

---

10. H. Hartmann, *The Development of the Ego Concept in Freud's Work*, p. 424.

11. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, Puf, 1956, p. 136.

12. S. Freud, *OCF/P*, III, Puf, p. 131.

participation du moi à la formation du rêve : on y lit qu'un souhait inconscient n'est pas toujours à mettre au compte du refoulé, mais, comme dans les rêves de punition, au compte du « moi <sup>13</sup> ». On ne saurait pour autant oublier les places que le moi [sans guillemets cette fois] occupe dans le rêve lui-même où « mon moi apparaît à côté d'autres personnes qui, l'identification une fois résolue, se révèlent être de nouveau mon moi. Je dois alors unir à mon moi, au moyen de ces identifications, certaines représentations contre l'accueil desquelles la censure s'est élevée <sup>14</sup> ». Face à ces effets d'ubiquité du moi, censeur, rêveur, rêvé <sup>15</sup>, l'ambition de Hartmann était apparemment de les unir et de les organiser sous l'égide de l'instance psychique nommée Moi.

Afin d'accomplir cette tâche, il lui fallait, dit-il, pousser jusqu'au bout certaines des suppositions « non abouties <sup>16</sup> » dans l'œuvre freudienne, et les systématiser. L'exemple majeur de cette manœuvre a été sa façon de traiter l'énergie psychique, particulièrement à travers sa conception du contre-investissement qui, à côté du refoulement, permet au moi de se maintenir à l'écart des feux de la libido. Hartmann s'est appuyé sur le modèle de défense le plus simple, celui de la réaction de fuite ou d'attaque face au danger extérieur. Par analogie, il a fait correspondre la fuite au retrait d'investissement, la fuite contre un danger interne aboutissant à la répression ou au refoulement (ce qui est tout à fait conforme à des formulations « abouties » de Freud) ; puis il a poursuivi dans une logique symétrique, et a rapproché l'attaque et le contre-investissement, qui relèverait dès lors plus de l'agression que de la libido. Il en a ainsi conclu que le contre-investissement peut tirer son énergie de l'investissement libidinal écarté, mais qu'il dispose surtout d'une autre source sous la forme de l'agression non liée, et qu'il apparaît donc comme une défense plus aisée pour le moi.

Cependant la capacité du moi ne s'arrête pas là, en raison même du modèle énergétique que Hartmann cherche à systématiser : si le Moi peut

13. S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, OCF/P, IV, Puf, p. 612.

14. *Idem*, p. 367.

15. Ou encore, « le moi qui agit et le moi qui se souvient » mentionnés en 1899 dans « Des souvenirs-couverture », OCF/P, III, Puf, p. 275.

16. Souvent désignées comme telles par Freud lui-même, sans qu'on puisse exclure que ce ne soit là qu'une figure de style...

fonctionner avec de l'énergie neutralisée, c'est parce qu'il est lui-même un réservoir d'énergie propre à laquelle celle-ci peut s'adjoindre. On doit donc postuler une énergie d'un troisième type, l'énergie du moi, qui relève à la fois de la physiologie ou de l'instinct (héritage de la réaction face au danger externe) et se renforce de la transformation des énergies pulsionnelles, sexuelle ou agressive, neutralisées. Ces racines du moi dans l'instinctuel de la physiologie ou de l'éthologie lui permettent d'assurer sa fonction première par définition, que seule la pathologie la plus sévère peut entamer en laissant le moi totalement démuné : celle de l'autoconservation.

Hartmann ne néglige pas le fait que la position de Freud a considérablement varié depuis l'opposition initiale des pulsions d'autoconservation et de la libido jusqu'à celle finale d'Éros et Thanatos où Éros se charge de maintenir la liaison du vivant ; mais il ne laisse pas pour autant tomber l'idée première que c'est au seul Moi qu'il faut attribuer la fonction primordiale de défense et d'autoconservation, dont le ça n'a cure. Selon le cas, le résultat d'une défense peut devenir plus ou moins indépendant, voire plus ou moins structurant<sup>17</sup>. À cet égard, la modalité de défense par contre-investissement lui semble plus naturelle au moi, la neutralisation de l'agression exigeant moins de dépense d'énergie que la défense contre les pulsions sexuelles, car la libido est plus difficile à écarter en raison de tout le travail psychique du refoulement qu'elle nécessite. Cela renforce à ses yeux (par défaut pourrait-on dire) la conception freudienne de l'étiologie sexuelle des névroses, tandis que le contre-investissement serait, lui, un mode de défense assez général, et ne constituerait donc pas une étiologie pathogène. Ainsi se trouve posé le grand principe du moi autonome, un moi qui est donc moins constitué par son adéquation à la réalité ou par son conformisme, comme on l'a si souvent décrit<sup>18</sup>, que par son fonctionnement en termes d'énergie psychique.

---

17. H. Hartmann, « Comments on the Psychoanalytic Theory of the Ego », *The Psychoanalytic Study of the Child*, 1950, 5, p. 90.

18. Ce qu'on retrouve même sous la plume ironique, mais en l'occurrence réductrice, de Lacan à propos de l'identification au moi de l'analyste.



Or ceci prend toute son importance dans la question du narcissisme : elle constitue pour Hartmann un lieu de clarification de l'équivalence communément admise entre narcissisme et investissement du moi (par opposition à l'investissement d'objet). Son souci, en effet, est de dénoncer la confusion qui règne dans l'usage du terme de « moi » que l'on prend aisément comme synonyme de « personnalité » ou individu, « sujet de l'expérience », « conscience ou sentiment de soi (*self*)<sup>19</sup> », et de rétablir les termes de l'équation : si l'investissement du moi s'oppose effectivement à l'investissement d'objet, on ne peut selon lui le définir comme narcissisme que lorsqu'il s'agit d'un investissement libidinal du moi.

Ce qui est paradoxal ici est qu'en s'appuyant sur Freud pour établir cette distinction il néglige une grande part de l'ambiguïté volontaire qui se trouvait dans le texte de référence<sup>20</sup> : Freud y évoquait effectivement la nécessité de l'hypothèse de la séparation originnaire des pulsions sexuelles des pulsions du moi, mais il « avouait » qu'une telle affirmation reposait seulement pour une très petite part sur la psychologie, et relevait surtout de la biologie. Et il proposait bien, entre autres idées, au nom des conceptions « évanescences, à peine représentables » celle d'une « énergie psychique indifférente qui ne deviendrait libido que par l'acte de l'investissement de l'objet » ; mais cette spéculation ne servait pas à clore la question des pulsions ; elle lui permettait essentiellement de prendre en compte l'écart entre le postulat du narcissisme primaire (où rien de tout cela n'est à proprement parler distinguable tant les destins des pulsions se recoupent) et les observations des investissements libidinaux ultérieurs (engagés dans des choix d'objet, par étayage ou narcissiques). Lors d'un retrait de ces investissements d'objet sur le moi<sup>21</sup>, les deux semblent ne faire qu'un de nouveau, alors même qu'il ne s'agit jamais d'autre chose que d'un *substitut* du narcissisme originnaire.

19. H. Hartmann, « Comments on the Psychoanalytic Theory of the Ego », p. 76. Les guillemets sont de Hartmann.

20. « Pour introduire le narcissisme » – voilà un autre texte de Freud qui comporte tout un chapitre sur « la vie amoureuse des êtres humains », in *La Vie sexuelle*, Puf, 1969, p. 86. Les citations qui suivent sont tirées de ce texte, p. 86 et 88.

21. « Ou la personne propre, ou le moi idéal », Freud laissait ouverte cette question dont l'incidence a des retombées éminemment cliniques.

C'est pourquoi dans ce texte, Freud parlait aussi bien de pulsions du moi que de libido du moi, indifféremment peut-être, mais pour ne pas renoncer à l'idée (biologique) de la dualité des pulsions dont il avait besoin pour établir ses observations. Hartmann propose, au contraire, une sorte de « fondement tiré au cordeau <sup>22</sup> », qu'il justifie par la nécessité logique de l'acquisition préalable d'une constance de l'objet, *a minima*, contemporaine d'un développement du moi – également *a minima* – avant que celui-ci soit entraîné dans les tribulations libidinales que l'on sait. D'où, d'ailleurs, son projet proprement « psychologique » d'observation directe de l'enfant, c'est-à-dire d'un temps préalable à la parole.

J'entends bien qu'on peut se demander si des débats sur de telles spéculations économiques ont la moindre importance pour la psychologie de la vie amoureuse et les difficultés dans lesquelles se trouvent des patients souffrant de leur impuissance, de leur infidélité chronique, de celle de leur aimé, ou encore, de leur incapacité à quitter un conjoint qu'ils n'aiment pas ou plus et auquel ils se sentent enchaînés en pure perte, ou de leur crainte de ne plus savoir aimer ou de ne trouver personne qui les aime. Mais le fait que les objets que l'on investit ne puissent, par définition, être que des *substituts*, nous amène forcément à « envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction <sup>23</sup> ».

Ce n'est donc pas sans raison que l'on évoque si souvent la sublimation comme une des voies possibles pour sortir de cette impasse en garantissant des investissements qui assurent une certaine dose de satisfaction. Freud signale à ce propos « qu'il s'agit d'un processus qui concerne la pulsion <sup>24</sup> », à la différence de l'idéalisation qui concerne l'objet, et dont on sait combien elle rend fragiles les investissements amoureux. Dans son analyse du narcissisme, Freud va même plus loin et précise que la sublimation, qui permet effectivement une « déviation qui

---

22. Le terme de Freud pour désigner ce qu'il se sentait réticent à proposer à ce stade.

23. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », p. 64.

24. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », p. 99.

éloigne du sexuel », est très spécifiquement « l'issue qui permet de satisfaire [aux exigences du moi] *sans amener le refoulement*<sup>25</sup> », ce qui peut s'entendre comme *sans amener l'infatigable dépense psychique exigée par le travail du refoulement qui doit sans cesse être remis sur le chantier par les exigences libidinales qui font retour*. C'est pourquoi, poursuit-il, la réussite de cette déviation est souvent hasardeuse car « la formation d'idéal augmente [...] les exigences du moi, et c'est elle qui agit le plus fortement en faveur du refoulement ». L'enjeu est clairement celui d'échapper à ce qui constitue le lot commun des infortunes évoquées dans les cures, faites de transpositions pulsionnelles avec leur train de renversements en contraire, et d'idéalisations de l'objet avec leur train de rabaissements, déplacements, ou substitutions, comme on le voit dans l'amour de transfert traversé de ces tensions où le moi ne cesse de « déborder » sur des objets tout en s'appauvrissant de la dîme narcissique qu'il doit payer à chaque fois.

Il serait erroné de suggérer que Hartmann méconnaisse tous ces conflits. Mais lorsqu'il évoque la sublimation, elle fait curieusement figure d'expédient, comme une barrière supplémentaire pour écarter le sexuel, barrière difficile à distinguer du refoulement considéré comme censure exigée par le moi ; la sublimation ne vient renforcer l'action du moi que parce qu'elle s'appuie une fois encore sur la neutralisation des pulsions agressives, qui demeure selon lui la défense la plus naturelle au moi en vertu du postulat fondamental de l'affinité entre les conflits internes et la défense contre le danger externe. Cependant, si l'on considère la question de la dérivation des pulsions sous l'angle soulevé par Freud, et la manière dont on peut rendre compte des « différences de tension entre le développement de l'idéal du moi et la quantité de sublimation [des] pulsions libidinales primitives<sup>26</sup> », il semble que Hartmann se trouve brusquement à l'étroit dans sa conception restrictive du narcissisme : il place alors, sans l'ombre d'une hésitation, l'idéal du moi du côté du seul Surmoi, comme si soudain l'investissement libidinal à neutraliser venait déborder la compétence du moi, et qu'il fallait le renvoyer à l'idéalisation sous sa forme la plus sévère. Étrangement, devant cette

---

25. Mes italiques.

26. *Ibid.*, p. 99.

question de la tension dans le moi entre investissement objectal et investissement narcissique, la Psychologie du Moi semble vaciller, et l'on comprend mieux alors la nécessité qu'il y a eu de poser dès le départ, le concept de Moi autonome. Le souci méticuleux de Hartmann, qui inaugurerait sa discussion du narcissisme, visait à bien différencier le moi du soi, et l'investissement du moi de l'investissement libidinal du moi. Et le « Moi autonome », concept métapsychologique qui englobe des « fonctions » d'objectivité, mais aussi « d'intériorisation, de synthèse et d'organisation », devait ainsi être distingué des « concepts partiels » comme ceux de moi-réalité, ou moi-défense, moi rationnel, moi social, ou encore de « ce moi qui vit dans l'ombre des deux grandes puissances du ça et du surmoi<sup>27</sup> ».

Le complément de cette conception est qu'il n'existe pas seulement des investissements d'objet ou d'image de soi, mais aussi des « investissements de fonctions » : « on peut investir, dit-il, le contenu d'une pensée, mais également l'activité de penser en tant que telle ; il est donc pertinent de distinguer l'investissement de l'image de soi de l'investissement des fonctions du moi. » En somme, le Moi autonome se retrouve finalement comme seul recours contre les errements libidinaux, par une sorte de pirouette qui l'a dégagé de l'idéal et libéré du poids de la sujétion.

À ce point du raisonnement, on sent pointer la menace de circularité. Il semble bien en effet que Hartmann ait abouti au même appauvrissement de la théorie que la plupart de ceux qui lui ont succédé avec les « nouvelles théories » analytiques, en cherchant un concept-clé qui serait d'autant plus convaincant qu'il serait unique (un autre exemple est celui du *Self* chez Kohut). À ceci près que ces théories, pour la plupart d'entre elles, ont procédé généralement par élimination : certains concepts jugés inutiles ou importuns ont pu être purement écartés, comme la pulsion de mort, tandis que d'autres ont été remplacés, comme par exemple le refoulement qui tend à disparaître souvent au profit du clivage. La particularité de Hartmann est d'avoir tenté de tout intégrer, et c'est en somme à vouloir trop organiser tout ce dont il ne pouvait rien enlever qu'il se serait perdu en route. Cela constitue un certain paradoxe en ce qui

---

27. H. Hartmann, « The Mutual Influences in the Development of Ego and Id », p. 9.

concerne le modèle de scientificité de la psychanalyse : car on est amené à envisager l'hypothèse qu'elle pourrait ne garder toute sa fécondité que dans l'incomplétude, qui lui donne parfois l'allure d'un écheveau de spéculations.

Curieusement cependant, en dépit de sa volonté de systématisation, Hartmann était assez conscient de la richesse de la façon de procéder de Freud :

Comme nous le savons, Freud n'était pas porté à exposer – à l'image d'une coupe transversale – où et quand il avait échangé ses anciens concepts pour une nouvelle façon de penser. Parfois il lui arrivait de le faire, mais la plupart du temps les modifications de sa pensée n'étaient pas explicitées et devaient être déduites des changements de l'usage qu'il faisait de ces concepts<sup>28</sup>.

Mais à cette différence de style d'exposition s'en ajoute une autre plus fondamentale, qui tient, elle, à l'usage de la méthode. Quel que soit le caractère spéculatif des hypothèses de Freud, ses invocations de la sorcière ou du mythe, elles portent toujours la marque de sa manière initiale de travailler avec les hystériques. Or, pour Hartmann, il en va tout autrement : il poursuit bien un « projet de psychologie scientifique », terme emprunté à Freud, mais il considère que :

Les aspects du moi que nous rencontrons sous l'angle des résistances [i.e. dans la cure] *ne sont pas les mêmes* que ceux que nous observons dans la psychose, ou surtout dans l'observation directe des enfants<sup>29</sup>.

Il y a là, sous une forme parfois imperceptible, un véritable renversement de l'ordre de la méthode, et un déplacement du terme de psychologie (ce que Lacan, plus radicalement, désignait comme un contresens). Car si l'on en revient à la « psychologie », aussi vaste fût-elle dans son ambition, que Freud voulait faire de la vie amoureuse, elle partait explicitement des « données sur la vie amoureuse des névrosés [que] l'on a

28. H. Hartmann, *The Development of the Ego concept in Freud's Work*, p. 424.

29. H. Hartmann, « The Mutual Influences in the Development of Ego and Id », p. 10 (C'est moi qui souligne).

amplement l'occasion de recueillir au cours des traitements psychanalytiques<sup>30</sup> ».

Or la vie amoureuse (comme d'ailleurs l'appartenance à des groupes) n'est pas le propre des névrosés, elle est une donnée universelle de la condition humaine, mais la position de Freud est que, névrosée ou pas, elle repose sur les *mêmes* processus, et « l'apparente simplicité du normal [ne peut se retrouver] que par conjecture à partir des distorsions et exagérations du pathologique<sup>31</sup> ». Or c'est là précisément un point d'embarras pour Hartmann, dont le concept de moi autonome est destiné en partie à écarter de telles affinités même s'il est obligé de reconnaître certaines exceptions qu'il désigne par des mots volontairement fonctionnels : « Nous savons que le moi sain, pour accomplir certaines tâches, doit savoir *s'abandonner* au ça (comme dans le sommeil ou le coït)<sup>32</sup>. » Cette manière de délimiter le désir sexuel comme une tâche recouvre-t-elle l'idée que la vie amoureuse « saine » pourrait, hormis l'instant du coït, se dérouler sans que le moi s'abandonne ? Car de quoi s'agit-il après tout dans l'amour si ce n'est de s'abandonner, à l'objet, ou encore à l'idéal, même si c'est une nostalgie de ce qu'on croit avoir été, c'est-à-dire aimé ? D'une certaine façon, on pourrait dire que les textes de Freud sur la vie amoureuse s'attachent précisément à parcourir ces formes d'abandon qui rendent si difficile ce que devrait impliquer le coït, à savoir la possession de l'objet. Alors que Hartmann, en mettant la Psychologie du Moi sous le signe du moi autonome, parvient paradoxalement à contourner le moi dans son inépuisable tension qui fait qu'il ne cesse de dissiper et de reprendre ses investissements, et cela tout particulièrement dans la relation amoureuse où se jouent souvent en des couches contradictoires les relations du sentiment d'estime de soi, de l'érotisme et de la sujétion.

\*  
\* \*

---

30. S. Freud, « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », p. 48.

31. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », p. 88.

32. H. Hartmann, « The Mutual Influences in the Development of Ego and Id », p. 25.

Si l'on revient aux « Contributions » de Freud, en ce qui concerne les femmes dont le second mariage est plus heureux que le premier – ce qui évoque nombre de nos patientes que l'on peut espérer « guéries » –, on pourrait envisager, à la manière de Hartmann, que ce bonheur tienne à un accroissement des fonctions de leur Moi revenu à sa force autonome ; mais on ne peut exclure, à la manière de Freud, qu'elles aient simplement « épuisé » (et peut-être seulement très temporairement ?) leur vengeance sur le premier<sup>33</sup>... Il est important aussi que ce soit par la question de l'impuissance que débute le texte de 1912 concernant « un type de choix particulier chez l'homme » : « Lorsque le psychanalyste se demande quelle est l'affection pour laquelle on a le plus souvent recours à lui, s'il met à part l'angoisse sous ses multiples formes, il ne peut que répondre : l'impuissance psychique. » Ce constat, non statistique, n'a évidemment de sens que si l'on se réfère, dans le premier texte de la série, au terme de « général » attribué au rabaissement de la vie amoureuse : il ne correspond pas « à la maladie de quelques-uns » mais « plutôt à ce que Freud considère comme une affection universelle<sup>34</sup> ».

En effet, outre l'écueil des fixations incestueuses qui impose une non-confluence des courants tendre et sexuel, la vie amoureuse semble ici traversée par une difficulté essentielle qui tient à ce que tout choix d'objet implique d'une manière ou d'une autre une identification à laquelle le moi s'abandonne, au risque de se perdre et de mettre l'objet à sa propre place. Ainsi, de l'homme fixé au complexe maternel et pris dans un fantasme de sauver la femme souillée par l'amant, il est dit que comme au temps où il était « tombé sous la domination de l'Œdipe », « il s'identifie complètement avec le père<sup>35</sup> ». On pourrait multiplier les exemples de ces couches inconscientes d'identification, dont les contradictions possibles ne les empêchent pas de fonctionner simultanément, parce qu'elles sont parfois « complètes », comme ici – s'élever *au niveau du père* –, ou si partielles qu'elles ne se fondent que sur un détail contingent, à peine repérable, avec la particularité d'être la plupart du temps

33. S. Freud, « Le Tabou de la virginité » (1918), in *Contributions, La Vie sexuelle*, p. 78.

34. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », p. 55 et 60.

35. S. Freud, « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », p. 54.

tout à fait inconscientes. C'est d'ailleurs ce qui rend, dans la cure, l'analyse du transfert si surprenante et parfois si longue.

Dans l'usage du terme tel qu'il s'est répandu dans le sillage de la Psychologie du Moi, quelle que soit l'école dont on se réclame, l'identification en est venue à se confondre assez souvent avec l'internalisation, même si l'on s'efforce d'en rappeler les traces mortifères d'incorporation cannibalique. Chacun garde à l'esprit la beauté presque poétique de la notion d'« ombre de l'objet » tombée sur le moi mélancolique ; mais le choix d'objet narcissique qui préside à cette infortune tend à s'estomper, alors que là déjà s'est joué un « abandon » du moi – à un objet qui ressemble au moi – dont l'issue est redoublée par la perte de cet objet. Or, à cette aune, on pourrait dire que c'est l'ombre de la Psychologie du Moi qui est tombée elle aussi sur la psychanalyse, en laissant comme trace durable la conception d'un développement quasi-nécessaire qui passe de l'incorporation à l'introjection, puis à l'identification considérée comme un processus qui enrichit le moi sur le mode d'une internalisation propice à un phénomène d'intégration<sup>36</sup>. Dans cette chaîne de digestion, il semble qu'on ait vidé l'identification du vacillement périlleux qu'elle constitue et que Freud étudiait en tant que « relations réciproques entre objet et moi<sup>37</sup> ».

De ce point de vue, la « Psychologie des masses et analyse du moi » apparaît véritablement dans l'œuvre de Freud comme la continuation des trois « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » : il y poursuit, notamment à propos de l'homosexualité, la discussion déjà entamée sur la manière dont identification et choix d'objet peuvent se substituer l'un à l'autre. On pourrait d'ailleurs relire les « Contributions » à la lumière de ce texte de 1921<sup>38</sup>. La question de la domination du complexe d'Œdipe pourrait apparaître alors sous l'angle d'une *masse à trois* (à la manière de la « masse à deux » évoquée à propos de l'hypnose). En effet, la condition de *tiers lésé* déterminant le type particulier de choix d'objet évoqué par Freud en 1910 est confondant de paradoxe, puisqu'il décrit là

---

36. Ce à quoi s'adressait la plume ironique de Lacan quant aux fins d'analyse marquées par l'identification au moi de l'analyste.

37. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF/P*, XV, Puf, p. 48.

38. Voir le numéro d'automne 2011 des *Libres cahiers pour la psychanalyse*, à partir de *Psychologie des masses et analyse du moi*.



une situation de jalousie et d'inquiétude sans cesse mises en éveil, mais à la condition absolue du confort d'une configuration triangulaire inébranlablement maintenue (ou créée de toutes pièces si nécessaire).

Ce type de choix a la caractéristique d'exiger une stabilité permanente du nombre de protagonistes réels ou imaginaires, et d'y associer la plus grande dépense d'énergie qu'on puisse imaginer puisqu'il faut sans cesse survaloriser un objet rabaissé. La fixité de la situation œdipienne va alors au-delà de la fixation, fixation que Freud attribue d'abord au « complexe maternel » – puis, de façon plus précise, aux fantasmes pubertaires. Ce fameux complexe maternel, que l'on renvoie si couramment à une relation symbiotique ou fusionnelle, sans tiers, peut être entendu lui aussi comme une relation de masse où le moi s'évanouit dans un bonheur dont le revers est la douleur insoutenable de la perte d'amour. Dans cette fixation « non surmontée » qui prévaut dans « le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », la « “tendresse” des *parents* et des personnes qui donnent les soins à l'enfant [...] manque rarement de trahir son caractère érotique [...] et] fait beaucoup pour augmenter les apports de l'érotisme aux pulsions du moi<sup>39</sup> ».

C'est probablement là que se situe la réticence majeure de Hartmann à reconnaître les déroutes ou les assujettissements consentis du moi, et à accepter que l'érotisme le submerge plutôt que d'augmenter simplement les apports dont il pourrait se servir en les neutralisant. Cette primauté de l'œuvre du moi lui fait d'ailleurs attribuer à l'enfant une « incapacité à associer librement », c'est-à-dire à abandonner son moi, car il est trop occupé à la tâche essentielle de le différencier de son ça d'une part, et de l'objet qui le satisfait d'autre part. Dans les textes freudiens, le lien à l'objet de la satisfaction spécifique, par étayage, se trouve, lui, très rapidement diffracté<sup>40</sup>, au point que l'entité enfant-parents en vient à constituer une sorte de prototype de la « foule laissée indéterminée<sup>41</sup> » dont les voix viendront plus tard nourrir le surmoi et se joindre à la voix de l'enfant critiquant ses parents tout aussi bien. Mais surtout, la fixation au

39. S. Freud, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », p. 57.

40. Cf. « La tendresse des parents ».

41. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », p. 100 (cette foule indéterminée que l'on retrouvera dans *Psychologie des masses et analyse du moi*).

lien primaire est posée comme le creuset des amours dont les objets ne peuvent que se substituer les uns aux autres et « *former une longue série*<sup>42</sup> ».

De ce fait les amoureux, enfants ou adultes, ne sont finalement jamais « seuls » : il s'y adjoint toujours au moins un tiers, qu'il soit lésé comme l'amant-père vaincu, ou clandestin comme la putain-mère, ou requis comme le déflorateur tribal, ou plus généralement trouble-fête comme l'image idéalisée de la mère ou du père. Et l'on sait combien Freud a été attentif à repérer ces « longues séries » jusque dans l'amour de transfert, ou plutôt précisément dans l'amour de transfert qui, dans sa nature, n'est pas différent de l'amour « véritable<sup>43</sup> ». Voilà donc autant de « Contributions » qui amènent à aborder avec une certaine prudence la notion de « triangulation » si souvent invoquée de nos jours comme suffisante pour assurer une fonction de séparation, alors que le recours au tiers peut bien au contraire, dans la névrose, constituer une masse. La perspective de progrès presque automatique qu'on attache communément à « l'œdipien », par opposition à l'archaïque, est donc loin d'aller de soi. N'oublions pas que Hartmann entendait la poursuite de l'œuvre de Freud comme une psychologie scientifique générale, inscrite essentiellement dans la dimension du développement, dont la régression constituait l'envers psychopathologique. Peut-être donc, la notion commune de triangulation, si imprégnée de l'idée de développement, n'est-elle, une fois encore, qu'un cas de concept sur lequel l'ombre de la Psychologie du Moi serait tombée ?

Il nous faudrait alors commencer à écrire nos propres « Contributions », sur la vie psychanalytique cette fois, pour éclairer l'espèce de fixation incestueuse qui nous lie à la Psychologie du Moi. Au cours des cinquante dernières années, la plupart des débats théoriques et institutionnels sont issus d'un rejet de cette école que Lacan, en 1966, désignait comme une communauté dominée par des Béatitudes. Et de fait,

---

42. S. Freud, « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme », p. 50 (italiques dans le texte).

43. Voir le numéro de printemps 2011 des *Libres cahiers pour la psychanalyse* à partir des « Remarques sur l'amour de transfert » de Freud (1915).

peu d'analystes à travers le monde s'en réclament encore en tant que telle : tous ont, sous une forme ou une autre, transformé l'héritage, par réfutations, avancées théoriques, intégration de concepts novateurs, c'est-à-dire un ensemble de dépassements qui rendent caduc l'enseignement de Hartmann que d'ailleurs plus personne ne lit.

Mais il semble aussi que des traces insoupçonnées en persistent, si méconnues qu'elles continuent de formater nos réflexions, comme des points de fixation dont nous ne parvenons pas à nous déprendre, comme ces notions floues mais modernes d'intégration<sup>44</sup> ou de triangulation. Serait-ce là une ironie propre à l'histoire ? En effet Kohut, le premier grand pourfendeur aux États-Unis de la Psychologie du Moi, lorsqu'il a brisé l'hégémonie institutionnelle de la Psychologie du Moi, n'en avait pas fini avec cette théorie qu'il a traitée d'une manière double : son premier mouvement a été d'opposer une *Self Psychology* à l'*Ego Psychology*, rétablissant la confusion du *moi* et du soi, ce qui revenait en partie à défaire la façon dont la psychanalyse même s'est construite en se démarquant de l'expérience immédiate qui faisait l'objet de la psychologie préanalytique. Cependant, dans le même temps est exploitée en miroir la grande spécificité de la Psychologie du Moi postulée par Hartmann, à savoir la notion de « ligne de développement *autonome* » remplaçant le développement autonome du moi postulé par Hartmann par le concept d'un développement autonome du narcissisme.

Et cette psychologie-là, celle du *Self*, contrairement à son aînée, s'est répandue en Europe comme une traînée de poudre, avec ses corollaires cliniques et théoriques que sont l'empathie et la lassitude, voire le rejet à l'égard de la métapsychologie. Aussi, les enjeux de ces controverses que nous avons tous héritées n'ont rien de périmé.

Laurence Apfelbaum  
Psychanalyste, Paris.

---

44. C'est là un terme dont l'occurrence apparaît de plus en plus fréquente dans les projets de l'Association Psychanalytique Internationale dès qu'il s'agit de tempérer l'impression d'éclatement produite par la multiplication des Écoles, et de ramener les échanges vers un « terrain commun ».